

Robert Racine

Le verso des cristaux

Il neige. À chaque année, c'est la même chose. Cette tombée me renvoie à un court texte de René Descartes : le sixième discours des *Météores*, «De la neige, de la pluie, et de la grêle».

Février 1634, le philosophe est à Amsterdam. Il y décrit son observation des flocons de neige. Il est dehors et tend la main pour y cueillir quelques cristaux. Alors, il scrute la mince forme géométrique qui fond sur sa main, la mémorise et la dessine aussitôt dans son carnet.

Cette image est ce que Vladimir Jankélévitch appelle une «apparition disparaissante».



Il y a plusieurs années, une personne d'un certain âge s'avança vers moi et me demanda sur un ton détaché, quelque peu sceptique, «C'est quoi l'idée derrière ça?» en pointant du menton une *Page-Miroir*. Ses yeux étaient rivés sur la page du dictionnaire finement découpée, annotée. Elle attendait ma réponse. Je l'observai quelques instants dans cette pose. Dans ma tête, résonnaient les mots «derrière ça». J'ai pensé lui répondre : *Le Jardin des mots de la langue française*; votre visage; le regard; une prière; Dieu. J'ai répondu, avec une pointe d'ironie, «Rien». Elle m'a regardé, «C'est ce que je pensais», et s'éloigna doucement.



J'ai passé quatorze années à enluminer ma lecture de ce *rien* : le dictionnaire *Le Petit Robert*, édition 1979. «Derrière ça», il y a les mille et une nuits de la langue française. Mille et une nuits où je fus en tête-à-tête avec un texte, une lumière et ses miroirs.

Sous les cristaux de neige, il y a la main de Descartes. Derrière la page du dictionnaire, il y a le miroir. Main et miroir s'unissent pour saisir, témoigner de la blancheur de l'image, l'endos de la nuit. Page et cristaux deviennent ce voile qu'il faut relever pour qu'apparaisse enfin le visage de soi.

Cette ténuité du support, l'image de la neige disparaissante, la page qui s'efface, se déblanchit graduellement, est le fil sur lequel je me suis aventuré en faisant *Les Pages-Miroirs*.



L'état de veille est propice à la contemplation. L'état de parure. Le paraître. La ténuité des songes à venir. L'errance retardée, mise de côté au profit de la méditation. Regarder une image, n'est-ce pas se faire offrir une façon de méditer au-delà? Être là, tout près du réel, mais ne pas y entrer. Du seuil à l'orée, en passant par le laps et le *clin*, voilà l'infinitésimale durée d'un regard. Les pores de l'espace, du temps. L'image en soi vers l'autre. Elle apparaît, s'offre à nous à mesure que nous l'oublions. Il faut alors lui laisser la place, sa place.

Celle-ci prend la forme d'une vibration, ondulation de la lumière porteuse de traits. Ici, ce sont les mots du dictionnaire qui animent — tout en étant immobiles — l'espace. La lecture crée le mouvement. La page devant le miroir est ainsi. Signes et reflets participent au dit et au vu du support en célébrant le temps des surfaces.



Les Pages-Miroirs sont nées d'une image initiale : *Le Jardin des mots de la langue française*. Un vaste terrain, espace ouvert et permanent, paysagé en harmonie avec la nature avoisinante, où tous les mots de la langue française et leurs définitions, imprimés sur de petits panneaux, seraient plantés au sol, répartis en quartiers de mots; chaque classe de mots pouvant être identifiée par une couleur spécifique.

Un lieu public donc, où, pour apprendre de nouveaux mots, le lecteur-promeneur aurait à se déplacer physiquement dans l'espace, d'un mot à un autre; du quartier des L à celui des I; du quartier des R à celui des E, par exemple. Faire du dictionnaire un lieu géographique où la lecture de chacun devient un parcours où l'on chemine littéralement au sein d'un texte.

Ce jardin n'est pas encore réalisé. Il a généré plusieurs images cependant : *Le Terrain du dictionnaire A/Z* et *Les 2 130 Pages-Miroirs*. Ces deux œuvres furent réalisées sur une période de quatorze ans; soit de 1980 à 1994. Dans un premier temps, il s'agissait de présenter une maquette du jardin futur. J'ai

donc mis une année à découper finement (dans deux dictionnaires : un pour le recto, l'autre pour le verso) les quelque 60 000 entrées du dictionnaire *Le Petit Robert* et leurs années d'apparition dans l'usage. Toutes furent collées individuellement sur un petit carton de couleur bleu monté sur un bâtonnet noir pour être plantées sur une grande surface blanche. Ceci pour donner une première image du jardin avec ses mots-panneaux fixés au sol.

Dans un deuxième temps, j'ai enluminé, noté, souligné, mis en musique, dessiné, fait parler les définitions des 2 130 pages du dictionnaire utilisé pour réaliser *Le Terrain du Dictionnaire A/Z*. Ce sont *Les Pages-Miroirs*.¹

Chaque page, minutieusement découpée à l'image d'une dentelle, est montée individuellement sur un petit miroir, puis encadrée. Quelques centimètres à peine séparent, pour mieux les unir, la page et sa surface réfléchissante. C'est de cet espace, ce vide situé entre le recto et le verso miré d'une image, qu'il sera question ici.



Septembre 1647, Descartes rencontre Pascal à Paris. Leurs entretiens portent sur le vide. Il y a désaccord, semble-t-il, entre les deux hommes puisque Descartes nie le vide. L'auteur du *Discours de la méthode* est à la fin de sa vie, celui des *Pensées* au début. Entre ces deux infinis, la réflexion.

Les Pages-Miroirs, à l'image de la rencontre des deux savants philosophes, montrent des entretiens enluminés où se présentent, entre autres choses, le dessus d'une image et son dessous, l'avant et l'arrière. Ici, l'autre côté du dictionnaire, c'est le devant du miroir.

L'image des *Pages-Miroirs* s'est modifiée au fil des années. Au début, page solo, chacune a les dimensions d'un visage humain. Dans la présentation de la fin (1994), elles s'offrent, en groupe de quatre-vingts pages chacun, à la grandeur du corps humain. Elles l'épousent et le renvoient tout à la fois. L'aller-retour est constant ici.

Devant le dernier corpus, le spectateur a l'impression de survoler, la nuit, une ville tramée de rues illuminées où mille demeures et vies demandent à être rencontrées. Les mots et leurs maisons-miroirs attendent l'ultime tête-à-tête.

Pour bien contempler, lire, scruter, examiner, regarder, visiter, parcourir, errer du regard cette image, il faut s'approcher de la page. Comme si nous voulions sentir une fleur. Rôder autour de l'arôme pour croiser les yeux brillants des lettres dorées. Ce clignotement nous amène à retenir notre souffle

sans quoi une mince buée exhalée se déposera sur le verre qui protège les mots. Si mince soit la page prise entre le verre et son miroir, il y a des images infranchissables. Leur fragilité n'a d'égale que leur densité. Nous touchons ici la frontière des seuils, les versants de l'ombre et du couchant, l'espace-temps entre l'en deçà et l'au-delà. C'est le «presque rien» de l'image, pour reprendre les mots de Vladimir Jankélévitch.

Il faut apprendre à préserver le *presque*. Là réside le secret, la poétique des choses et des êtres. Juste au bord des mots, il y a l'image. Juste au bord d'une image, il y a le son. De là, une vibration sans fin scintille et se faufile entre l'envers et l'endroit d'une œuvre. De l'œil elle retourne à l'œil pour rebondir sur la surface réfléchissante où se mirent l'endos des mots et l'espace laissé derrière eux.

La mémoire est toujours au temps présent.



Que se passe-t-il sur une page, au centre et autour des mots pour qu'apparaisse une image disparaissante?

Le flocon qui fond sur la main de Descartes rejoint la fonte qui s'imprime sur la page du dictionnaire. Les multiples ramifications de sens qui composent la définition d'un mot se développent par cristallisation. Que ce soient nos empreintes digitales qui touchent la page, ou les cristaux qui effleurent la main du philosophe, un dessin imperceptible, ayant à peine un poids, permet l'éclosion d'une autre forme, une autre dimension et sensation.

En faisant *Les Pages-Miroirs*, j'inscris ma lecture du dictionnaire sur lui-même. Le livre est à la fois scène et comédien. Dès lors, le décor se meurt, brisé d'être vu. Il faut l'ausculter, prendre son pouls, littéralement. Je touche, souffle, souligne, dore, marque, découpe, colore, délimite, circonscris un texte d'apparence neutre pour le rendre singulier. C'est le jeu du comédien. Devant cette chorégraphie de didascalies, on se dit : quelqu'un est passé là. Descartes et Pascal discourant à l'infini sont comme page et miroir unis par le vide, l'espace d'une main. La distance séparant ces deux objets est effectivement l'épaisseur d'une main posée à plat.

Appel et écho du toucher.



Les Pages-Miroirs du début ont pour témoin privilégié le visage. C'est lui qui se trouve face à l'image. La page, placée entre le miroir et le visage du lecteur-spectateur, offre à l'un son verso, à l'autre son recto. L'œuvre se transforme pour devenir visage-miroir, page-mémoire. La reconnaissance de soi et des mots est filtrée par une constellation de signes graphiques inhabituels dans un dictionnaire : notes de musique (noire et croche); traits verticaux, horizontaux, obliques colorés et à mine de plomb; carrés rouges, verts, roses, bleus; cercles d'encre blanche; perforations; fines sous-découpures; dorure; lettres manuscrites; rectangles noirs et jaune safran. La page en est chargée comme une peau tavelée de taches de rousseur, de grains de beauté, de rides et pores nouveaux. La page devient alors un visage éclaté où le lointain reprend son vertige. On pense au voile de Véronique. Il y a écho, transfert, report, résonance graphique d'un visage à l'autre. L'arrière-visage (pensée) se dépose sur l'avant-page. Cette union se prolonge par le miroir qui la soutient, la soutient, la susurre à nos yeux. Il y a identification. Dans ce tête-à-tête devenu visage-à-visage, peau et papier, tels main et cristaux, se touchent dans une liberté nouvelle : laisser-aller, laisser-faire et laisser-passer. Faire et passer sont les deux mots ayant la plus longue définition dans *Le Petit Robert*. Ils résument en quelque sorte notre passage parmi les vivants. Entre ces deux actions, il y a tous les verbes de la réflexion, de l'amour et du rêve. C'est dans cette écoute, non pas passive, mais toute participante à la naissance d'un frémissement que vibre le silence de l'image.

Silence n'est pas absence. Il rappelle la parole et l'action, accompagne le guet. Malgré son apparente immobilité, l'image est toujours en mouvement, telle une vision. Tant que se dilate notre pupille, bat le vacillement de l'offrande.

La trace, la marque, le mot et son double, l'ombre et sa mémoire tissent devant nos yeux une palpitation, une respiration qui anime la page. S'approcher pour connaître, c'est se reconnaître. Le texte évidé de blanc qui permet l'apparition du miroir ressemble à la phrase musicale jouée dans une salle de concert. Le miroir ici est l'acoustique de la page. Aussi, comme plusieurs musiciens l'affirment, la musique ne se trouve pas dans les notes, mais dans les silences qui les relient. La lecture, la liaison, le phrasé musical de ces pleins et vides, à la fois chair et ossature, crée la singularité, la personnalité de l'image musicale. L'impalpable du son rejoint l'insaisissable du flocon qui disparaît à la chaleur de la main. La progression de la forme à l'informe, telle la buée sur une vitre, est le temps d'exposition, développement à rebours du

signe. Le froid cristallise et la chaleur décristallise tout comme l'obscurité opacifie ce que la lumière rend transparent.

Lorsque les cristaux de neige fondent au creux de sa main, Descartes retrouve peu à peu les lignes de sa paume. Le dessin nouvellement déposé, aussitôt disparu, laisse place à d'autres empreintes : celles du lecteur. Au fur et à mesure que la page s'aère, la surface réfléchissante s'amplifie, s'étend pour offrir un plus grand nombre de traits du visage qui la regarde. Main et visage passent imperceptiblement par le tamis des pages-cristaux.

La recherche dans *Les Pages-Miroirs* tient à cela : aller au bout de soi à travers l'autre; ici, les mots de la langue française. Le mot comme image. Le mot comme voix. Le mot comme geste et mouvement de tout le corps. Le mot comme silence. Le mot à la fois écran et projection. Au cœur de chacun d'eux, j'ai voulu faire briller leurs yeux. Participer à leurs souffles. Tout au long de ce travail, je les ai tenus dans mes mains, je les ai célébrés, je leur ai dit : allez votre chemin, allez jusqu'au bout de cette nuit diurne de la langue; des yeux et des cœurs sensibles vous attendent pour tracer la grande simplicité du dire humain. Malgré le fait d'avoir enluminé les pages du dictionnaire, d'avoir littéralement passer au travers, cette quête ne fait que commencer. Chaque mot, chaque image, geste, son ou regard est l'île des commencements d'un monde mystérieux.



La contemplation et la méditation apportent le calme et le répit. L'image, ce qui est devant et en soi, devrait être une halte, une pause. À la limite, on devrait baisser les yeux devant elle, l'écouter, puis faire silence à ses côtés.

Dans *Les Pages-Miroirs*, il y a le recueillement, la veille, la patience, l'écoute, le temps. Attendre que la nuit s'installe pour que le signe s'illumine. La page est un ciel sans marge. Elle supporte et transporte une présence, fugitive et prisonnière. Coucher une image sur un lit de verre. Tendre l'oreille au plus près du secret. Se rapprocher. Éloigné de la page, on ne voit rien. Elle est une zone grise, floue.

L'invisible est aveuglé par le visible. Viendra un jour où cette proposition s'inversera. Image et regard ne feront qu'un. Neige dans la nuit. Venue d'on ne sait où pour se déposer on ne sait quand, l'image d'une descente se cristallise le temps d'une forme pour disparaître à jamais, aussitôt vue.

À la fois voile et révélation, l'image montre tout autant qu'elle cache ce qui est présenté. Elle capte et transmet ce qui vibre. ◆

¹ Au sujet de ces deux œuvres, je renvoie le lecteur à mon récit *Le Dictionnaire*, Montréal : les éditions Parachute / la Galerie René Blouin, 1988.